

**Éric Julien, *Le Chemin des Neuf Mondes. Les Indiens kogis de Colombie peuvent nous enseigner les mystères de la vie*,
Collection Essais Clés, Albin Michel, Paris, 2001. 292 p.**

Paul Roy

Volume 34, numéro 2, 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1082285ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1082285ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Recherches amérindiennes au Québec

ISSN

0318-4137 (imprimé)

1923-5151 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Roy, P. (2004). Compte rendu de [Éric Julien, *Le Chemin des Neuf Mondes. Les Indiens kogis de Colombie peuvent nous enseigner les mystères de la vie*, Collection Essais Clés, Albin Michel, Paris, 2001. 292 p.] *Recherches amérindiennes au Québec*, 34(2), 101–103. <https://doi.org/10.7202/1082285ar>

introduit ou plutôt réintroduit la mise en place d'institutions de cogestion issues des Revendications territoriales globales (RTG) et de celles dites « spécifiques », qui sont généralement issues d'une crise réelle ou imaginaire d'une espèce donnée. En somme, il conclut cette première partie en affirmant que le gouvernement exerce « un contrôle serré sur les institutions de cogestion » (p. 176) par quatre types de contrôle : contrôle des comités, contrôle ministériel, contrôle de l'information et contrôle de la mise en vigueur.

Enfin, l'auteur termine son ouvrage avec l'analyse des rapports de pouvoir illustrés par différents scénarios : la cooptation (confiscation du pouvoir), la transaction (partage du pouvoir), l'autonomisation (reconquête du pouvoir) et le malentendu (lutte pour le pouvoir) au sein des institutions mentionnées ci-haut. La présentation des cas se fait dans l'ordre suivant : contexte historique, juridique et politique entourant la mise en place de l'institution, objectifs et structure de l'organisme ou de la convention dans le cas des RTG, la description et la hiérarchisation des différents comités de gestion au sein de l'institution de cogestion, la pratique de la cogestion et la structuration du pouvoir suivie d'une brève conclusion montrant le type de scénario le plus dominant.

Rodon démontre ainsi que les ententes de cogestion « spécifiques » ont tendance à être caractérisées par le scénario de transaction, c'est-à-dire le partage des pouvoirs entre autochtones et gouvernements. Partage qui s'explique selon lui par le fait que les institutions ayant pris naissance dans un contexte de crise réelle ou imaginaire requièrent la coopération des différentes parties, coopération qui favorisera au fil du temps la mise en place d'un certain partage de pouvoirs. Au contraire, écrit-il, les institutions créées par les RTG sont davantage caractérisées par le scénario de la cooptation, c'est-à-dire de l'intégration des autochtones aux normes et structures administratives occidentales. Il en conclut donc que l'instauration d'un partage de pouvoirs (transaction) entre autochtones et gouvernements ne peut prendre place que dans un contexte de concurrence pour le pouvoir tel qu'observé dans les scénarios de cooptation, d'autonomisation et de malentendu.

Si le contexte historique, juridique et politique entourant la mise en place de l'institution de même que ses objectifs et sa structure sont bien illustrés dans les

cas présentés, plusieurs critiques peuvent cependant être faites. D'abord, on aurait apprécié un index des acronymes utilisés (CBJNQ, BQCMB, WSA, MLCP, etc.) afin d'éviter toute confusion. Plutôt que de s'attarder de façon parfois très sommaire aux différents cas, il aurait été plus pertinent d'approfondir l'un d'entre eux comme l'ont fait Usher (1991), Kruse *et al.* (1998) et Kendrick (2000 et 2003) en s'attardant uniquement¹ au Beverly and Qamanirjuaq Caribou Management Board (BQCMB) avec des recherches échelonnées sur trois ans.

Dans le cadre de la *Convention finale des Inuvialuit* (IFA), par exemple, Rodon aurait pu se pencher sur l'analyse de la structuration de pouvoir des différentes ententes de cogestion issues de la IFA telles que celles sur l'ours grizzly, l'ours polaire, le bœuf musqué, ou les ententes transnationales entérinées entre les Inupiat et les Inuvialuits pour la protection de l'ours polaire et du béluga. La comparaison et l'opposition des différentes perspectives, comme celles des Inuvialuits et des agences gouvernementales (p. 216-217), ne se fait qu'à partir de sources secondaires, c'est-à-dire de documents bibliographiques plutôt que d'entrevues comme l'ont fait les études mentionnées précédemment. Ainsi, Rodon souligne certains résultats (p. 257) tirés d'une étude comparative entre le BQCMB et une institution de l'Alaska par le biais du *Caribou News* (le journal mensuel du BQCMB) plutôt que de travailler à partir d'articles scientifiques publiés par les chercheurs ayant dirigé cette étude, c'est-à-dire Kruse *et al.* (1998). Pourtant, dans le cadre d'une thèse de doctorat, l'entrevue avec des gestionnaires et biologistes gouvernementaux et des membres autochtones désignés par leur communauté au sein d'institutions de cogestion, aurait permis de valider ou d'invalider la littérature, d'approfondir l'analyse de la structuration de pouvoirs à partir des perceptions des acteurs sociaux et de bonifier la démonstration de l'auteur.

Cependant, contrairement à certains auteurs utilisant un jargon parfois trop pointu, Rodon emploie un langage accessible qui intéressera le grand public voulant se familiariser avec le contexte historique, juridique et politique entourant la mise en place d'institutions de cogestion en milieu autochtone canadien et désirant s'initier aux différentes relations de pouvoir entre l'État et les communautés autochtones. Dans cette

perspective, l'ouvrage de Rodon peut être considéré comme un succès.

Mathieu Bergeron
Département d'anthropologie,
Université Laval

Note

1. À l'exception de Kruse *et al.* (1998) qui ont dirigé une étude comparée du BQCMB des T.N.O avec celle du *U.S. Man in the Biosphere Program National Committee* de l'Alaska.

Ouvrages cités

- KENDRICK, A., 2000 : « Community perceptions of the Beverly-Qamanirjuaq Caribou Management Board ». *The Canadian Journal of Native Studies* 20(1) :1-33.
- , 2003 : *Caribou Co-Management and Cross-Cultural Knowledge Sharing*. Winnipeg, University of Manitoba, thèse de doctorat.
- KRESH, S., 1999 : *The Ecological Indian: myth and history*. New York, Routledge.
- KRUSE, J. *et al.*, 1998 : « Co-Management of Natural Resources: A Comparison of Two Caribou Management Systems ». *Human Organization* 57(4) : 447-458.
- USHER, P., 1991 : *The Beverly-Kaminirjuaq Caribou Management Board: An evaluation of the first ten years*. Rapport, Usher Consulting Services.



Le Chemin des Neuf Mondes. Les Indiens kogis de Colombie peuvent nous enseigner les mystères de la vie

Éric Julien. *Collection Essais Clés, Albin Michel, Paris, 2001. 292 p.*

LES KOGIS (KAGGABA) habitent la Sierra Nevada de Santa Marta, massif montagneux qui domine la mer des Caraïbes, dans le nord de la Colombie. Trois groupes amérindiens, descendant des Tayronas de l'époque précolombienne, se partagent depuis toujours ce

massif montagneux : les Iksas (Arhuacos), les Kogis et les Wiwas (Arsarios). Le premier de ces groupes occupe les versants sud et sud-est de cette gigantesque pyramide à trois côtés et à deux têtes (Pico de Bolivar, 5775 m d'altitude; Pico de Colón, 5770 m), alors que les deux autres habitent le versant septentrional, parallèle à la mer. Culturellement et linguistiquement apparentés (famille linguistique chibcha), ces Amérindiens (environ 20 000) subissent des pressions multiples sur leurs territoires.

La situation de la Sierra Nevada est on ne peut plus complexe. En marge des mouvements de migrations et de peuplements ibériques qui suivirent la Conquête, le massif a servi de zone de refuge aux autochtones, quoiqu'il n'ait pas échappé aux expéditions des Conquistadores à la recherche d'El Dorado tout au long du XVI^e siècle. La poussée colonisatrice des créoles est, en effet, très récente. La « Troncal del Caribe », route qui relie Santa Marta à Riohacha le long de la côte, est le principal catalyseur de cette arrivée massive, depuis une quarantaine d'années, de paysans colombiens sur le versant nord de la Sierra. Ces paysans sans titres fonciers (environ 180 000 dans l'ensemble du massif), occupent une part toujours plus grande du piémont et poussent les autochtones vers les hautes terres. Comme si cela ne suffisait pas, les Amérindiens doivent aussi « partager » le territoire avec des grands propriétaires fonciers et éleveurs, des entreprises forestières, des narcotrafiquants, des pilleurs de tombes (*guaqueros*), des unités de la FARC (Fuerzas armadas revolucionarias de Colombia) et de l'ELN (Ejército de liberación nacional), les deux plus puissantes organisations guérilleros du pays, quelques communautés hippies ainsi que des Wayuus (Guajiros), Amérindiens de la péninsule de la Guajira. En fait, comme on peut le constater, le gouvernement et l'armée n'ont guère d'emprise sur ce territoire.

À ces nombreuses pressions sur le terrain s'ajoute un enchevêtrement juridico-administratif. En plus d'être divisée en deux réserves autochtones – Kogi-Malayo au nord et Arhuaco au sud –, la Sierra Nevada est divisée administrativement entre trois départements (l'équivalent de nos provinces) : Magdalena, La Guajira et César. Elle a été déclarée parc national naturel en 1971 (3830 km carrés) et « Réserve de la Biosphère » par l'UNESCO en 1980.

Si j'ai décidé de donner ces quelques informations avant mes commentaires sur le livre de Julien, c'est qu'elles m'apparaissent importantes à la compréhension de cette recension.

Le livre de Julien constitue un ouvrage à mi-chemin entre la littérature de voyage et un essai de philosophie *new age*, dont l'objectif est à la fois d'informer sur la vision du monde de ces autochtones et de convaincre le lecteur de contribuer au rachat de terres pour le bénéfice des amis kogis de l'auteur. C'est la narration de l'expérience personnelle d'un géographe dans cette région, coup de cœur ingénu d'un Européen un peu idéaliste. Il s'agit d'un essai louable en soi, car peu d'ouvrages ont été écrits sur ce peuple, quoiqu'il n'apporte rien de nouveau aux connaissances déjà acquises concernant cette population amérindienne par ailleurs unique en Amérique. Toutefois, et c'est là la faiblesse de l'œuvre, il est naïf de croire que notre civilisation occidentale est prête à entendre leur message, puisqu'il s'agit de la prétention centrale de l'auteur. En effet, les Kogis s'ajoutent à une longue liste de peuples (Tibétains, Aborigènes australiens, etc.) qu'une frange de nos sociétés modernes admire et idéalise mais que les actions de celles-ci, en tant que tout, ignorent et détruisent inlassablement depuis cinq siècles. Comment prétendre sérieusement que les patrons d'entreprises françaises se mettent tout à coup à discuter leurs moindres décisions avec leurs plus humbles employés? C'est pourtant ce que propose l'auteur, convaincu que le partage d'opinions, tel que prôné par les Kogis, serait bénéfique au capitalisme du XXI^e siècle!

Après une recension de la littérature des aventuriers européens dans la région, Julien aborde les principaux aspects de la philosophie de ce peuple qui ne manqueront pas d'intéresser ceux qui ne connaissent pas les Kogis. Toutefois, l'auteur fait un usage extrêmement succinct et ostentatoire des sources citées, surtout les plus sérieuses (Reichel-Dolmatoff et Preuss), pourtant très éclairantes sur plusieurs aspects présentés ou escamotés...

L'ouvrage est divisé en neuf chapitres représentant les neuf mondes de la cosmologie kogie, chacun ayant pour thème d'introduire des éléments de la cosmologie mais surtout de raconter l'histoire des relations entre l'auteur et les Amérindiens rencontrés lors de ses

séjours dans la Sierra et de leurs voyages communs en Europe et en Amérique du Nord.

Le concept d'*Aluna*, central pour comprendre les Kogis, est discuté un peu trop brièvement, étant donné la place qu'il occupe dans la cosmologie. En effet, pour les Kogis, tout ce qui existe ici-bas a son pendant dans l'autre monde, et comme *Aluna* contient la racine, ou la cause, de ce qui se passe ici-bas, toute tentative de modifier ce qui est doit l'être avant tout en *Aluna*. L'équilibre entre tout ce qui existe, autre concept fondamental kogi, est cependant bien illustré par l'auteur.

Julien fait preuve d'un idéalisme certain quand il verse dans le registre du messager choisi, ou plutôt élu, du style qu'Alan Ereira (1990), journaliste britannique, avait inauguré, sans prendre en considération que les Kogis agissent ainsi avec la plupart des étrangers qui séjournent un tant soit peu dans la Sierra. En effet, « Il faut que tu leur dises, que tu transmettes ce message, que les petits frères sachent » (p. 154). Ou, plus loin, « ... ceux qui arrivent sont les plus importants Mamas de la Sierra, ils sont tous là. C'est rare qu'ils se déplacent comme ça pour accueillir des étrangers » (p. 158-159). D'abord, au contraire, il n'est pas rare que les Mamas (Mamas) se déplacent pour rencontrer les étrangers qui viennent plus de quelques jours dans leur territoire, puisqu'il en va de leur responsabilité de discuter avec les autres habitants du lieu de la permission à accorder ou non aux séjours d'étrangers chez eux. D'autre part, il est impossible, comme le prétend l'auteur, que tous les Mamas les plus importants de la Sierra se retrouvent ensemble, étant donné que les Kogis vivent dispersés dans différentes vallées sans grande communication les unes avec les autres et, il faut le dire, sans aucune unité politique ou hiérarchie religieuse qui les regroupe. L'occupation du territoire est essentiellement basée sur l'exploitation verticale des ressources impliquant la transhumance entre différents paliers écologiques influencés par l'altitude. Horticulteurs de subsistance largement autonomes du marché mondial, les Kogis ont pour guide les Mamas (classe au sein de laquelle se recrutent les prêtres, les médecins, et donc l'autorité civile et religieuse). Ainsi chaque vallée est indépendante des autres, et bien qu'il y ait quatre ou cinq centres cérémoniels

prépondérants, bien malin serait celui qui pourrait affirmer lesquels sont les plus importants, puisque les Kogis eux-mêmes ne s'entendent pas sur le sujet. Bien sûr, il en va de même pour les Mamas.

J'ai noté plusieurs détails erronés dans ce volume, ainsi que certaines lacunes – importantes, à mon avis. En premier lieu, Éric Julien confond les ethnies en présence ainsi que le sens des ethnonymes dans le temps. Lorsque l'auteur aborde la tentative d'installation sans lendemain d'Élisée Reclus (p. 69), célèbre géographe et libertaire français du XIX^e siècle, sur le versant nord de la Sierra, ce ne sont pas les Arhuacos que rencontre Reclus mais bien les Kogis. Julien ne semble pas savoir que le terme « Arhuaco » était utilisé de façon générique au XIX^e siècle pour désigner l'ensemble des trois ethnies actuelles. Ensuite, et il s'agit ici d'une confusion ou erreur bien plus grave, Julien confond les langues actuelles de ces ethnies, ce qui laisse planer le doute quant au sérieux de sa recherche. Pourtant, ayant abordé la Sierra par la partie occupée par les Arhuacos, il devrait distinguer facilement les deux ethnies! Ainsi, il écrit : « Utiliser le poporo [nom espagnol de la petite courge contenant de la coca], le Dijoburo, et mâcher de la coca, cela fait partie de notre culture » (p. 99). Je ne suis pas un expert de la langue kogie, mais le mot *dijoburo* est le terme arhuaco du *poporo* – et non le nom kogie, qui est *sukgi*. Idem pour le terme désignant la case cérémonielle, *kankurua*, employé par Julien (p. 159), alors que le mot kogie est *nunhua*. Autre exemple similaire lorsqu'il parle du terme « étranger », qui se dit *jiali* en kogie, et non *bonachui* comme Julien l'affirme (p. 101).

L'auteur aurait également évité l'erreur suivante s'il avait pris le temps de lire les ouvrages de Reichel-Dolmatoff et de Preuss, qu'il cite pourtant. Parlant d'un Mama : « Il a passé plus de dix-huit ans dans l'obscurité » (p. 146) Julien devrait savoir qu'il y a longtemps (c'était déjà le cas dans les années cinquante, selon Reichel-Dolmatoff) que les apprentis Mamas ne passent plus dix-huit ans dans l'obscurité comme cela a apparemment été le cas autrefois. Plus loin, parlant du *paramo* (terme espagnol désignant la zone écologique de haute altitude), l'auteur écrit à deux reprises *pajamo* (p. 150). Enfin deux petites coquilles, pourrait-on dire : « Sur la réserve des Six Nations, au

sud de Toronto... » (p. 264) alors qu'elle se situe à l'est-nord-est. Et « Un Cree, représentant des communautés amérindiennes de Colombie-Britannique... » (p. 265). Évidemment, cela n'est pas impossible mais reste à vérifier, étant donné que les Cris, qui vivent du Québec à l'Alberta, n'ont pas de communautés en Colombie-Britannique.

En ce qui concerne les lacunes ou absences, je ne retiens que deux éléments qui me semblent fondamentaux, eu égard à l'objectif central de l'auteur, qui est d'intéresser des Occidentaux à l'Association Tchendukua-Ici et Ailleurs, qu'il a fondée, et dont le but est le rachat de terres au profit des Kogis de la vallée où il a séjourné. De plus, rien sur l'organisation officiellement mandatée pour représenter les Kogis (et les Wiwas), Gonawindua Tayrona, d'ailleurs peu représentative à mon point de vue et probablement corrompue, mais tout de même engagée dans les questions territoriales.

Ensuite, l'auteur ne dit rien sur le fait que les Kogis aient reçu 200 km² du gouvernement colombien en 1994 pour leur assurer un accès à la mer, soit un couloir de 15 km de large. Cela se conçoit aisément puisque Julien n'a pas visité cette partie du territoire kogie. Rien de plus sur le fait que le gouvernement de ce pays a entrepris depuis ce temps une vaste campagne de rachat de terres auprès des colons paysans qui s'étaient installés sur des parcelles de façon illégale au cours des dernières décennies. J'ignore ce qu'il en est dans la zone dont parle l'auteur, mais dans les vallées de Buritaca, de Don Diego, de Palomino et du rio Ancho, zones que je connais mieux, plusieurs colons non autochtones, dont certains de mes amis et connaissances, ont cédé contre compensation les terres du piémont qu'ils avaient mises en valeur.

Ce livre n'est pas le fruit d'une recherche scientifique à proprement parler, mais plutôt le compte rendu du vif intérêt pour les questions de philosophie, d'organisation et de développement et de l'aventure personnelle de l'auteur, qui cherche à rembourser une dette contractée lors d'un accident encouru à son premier séjour. Sans être inintéressant, cet ouvrage demeure malheureusement entaché d'idéalisme et d'exotisme du type que l'on retrouve un peu trop souvent chez certains auteurs européens moins expérimentés. D'une lecture facile, parce qu'écrit comme un

roman, ce livre atteint un objectif de vulgarisation et permettra au plus grand nombre de se familiariser avec ce peuple étonnant et fascinant.

Paul Roy
Cégep du Vieux-Montréal,
Montréal

Ouvrage cité

EREIRA, Alan, 1990 : *The Heart of the World*. J. Cape, London. 243 p.

Publications québécoises récentes

Les Innus et le territoire. Innu tipenitamun.

Jean-Paul Lacasse. *Collection Territoires, Les Éditions du Septentrion, Sillery, 2004. 276 pages; cartes, bibliographie. 29,95 \$*

Les revendications territoriales des Innus forment un sujet complexe. L'auteur enseigne à la Faculté de droit de l'Université d'Ottawa et fut conseiller juridique auprès de certaines communautés innues de la Basse-Côte-Nord. Il passe en revue les différents aspects du cadre légal et juridique relié aux droits territoriaux et au contexte propre aux Innus. Le ton reste toujours posé et l'auteur fait état des points forts et des points faibles de l'argumentation. Il montre comment le droit concernant les Autochtones diffère du droit coutumier. Il explique également toutes les subtilités que la Cour suprême du Canada a introduites au fil de ses jugements. Il en arrive à la conclusion que les Innus peuvent prétendre à des droits juridiques réels sur le territoire et que ces derniers devraient être reconnus par les pouvoirs politiques.

Terra Incognita des Kotakoutouemis. L'Algonquie orientale au XVII^e siècle.

Roland Chamberland, Jacques Leroux, Steve Audet, Serge Bouillé, et Mariano Lopez. *Les Presses de l'Université Laval, Québec, et Le Musée canadien des civilisations, Hull, 2004. 266 pages; cartes, bibliographie, index. 35 \$*

La recherche des origines d'un groupe autochtone passe par différentes avenues. Afin de mieux comprendre la